

LE COLONEL PASSY

SÉBASTIEN ALBERTELLI

LE COLONEL PASSY

Le maître espion du général de Gaulle

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

La première édition de cet ouvrage a été publiée avec le concours
du Centre national du Livre

© Éditions Tallandier, 2023 et 2026 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6821-6

À Xavier Levallois (1972-2022)
À Aurélie, Adèle, Elias et Dorian
À Marie-Ève, Chérine et Loris

INTRODUCTION

Il s'en est fallu de peu, mais je n'ai jamais rencontré le colonel Passy. En 1998, je me suis lancé dans l'étude du Bureau central de renseignement et d'action (BCRA), le service secret qu'il avait créé et dirigé à Londres pendant la guerre. Je lui ai naturellement écrit pour lui demander s'il accepterait de me recevoir. Passy avait beaucoup parlé et je connaissais sa version des épisodes marquants de son parcours, mais j'aurais aimé me faire ma propre opinion sur sa personnalité au soir de sa vie. Ce ne fut pas possible. J'appris peu après que sa santé s'était beaucoup dégradée. Il mourut quelques mois plus tard, à l'âge de 87 ans. « L'homme qui vient de s'éteindre, écrivit alors très justement Rémi Kauffer, emporte dans la tombe une part de mystère en même temps qu'un morceau de légende¹. » Ce sont cette légende et ce mystère que, depuis lors, je me suis attaché à percer.

Il n'est sans doute pas exagéré de dire que, depuis vingt ans, je vis avec le colonel Passy, figure centrale de l'action clandestine qui constitue le cœur de mes recherches. En 1998, je profitai de la décision du gouvernement de Lionel Jospin d'ouvrir aux chercheurs l'accès aux archives du BCRA conservées aux Archives nationales : 600 cartons, dont j'allais au cours des années suivantes croiser le contenu avec d'autres sources, publiques et privées, en France et à l'étranger. Parmi les archives privées, celles du colonel Passy alimentaient les fantasmes dans le petit

monde des chercheurs. Imaginez : les archives du chef des services secrets... Seuls de rares initiés y avaient eu accès, notamment Daniel Cordier, un ancien agent du BCRA qui s'était lancé dans la rédaction d'une biographie monumentale de Jean Moulin, son ancien patron dans la clandestinité. Je contactai le fils de Passy, Daniel Dewavrin, qui m'ouvrit l'accès aux documents dont il avait hérité. Dans de grandes enveloppes, je trouvai quelques pièces fabuleuses, à commencer par deux carnets dans lesquels Passy avait tenu son journal à certains moments de son parcours. Je ne me souviens plus de ce qui l'emporta alors, de la joie de disposer d'une telle source ou du regret que Passy n'ait pas tenu un tel journal, scrupuleusement, tout au long de la guerre... Le reste des archives était moins original et contenait finalement peu de documents permettant de mieux connaître l'homme qui avait créé et dirigé le BCRA. Il fallait être patient. Au fil de mes projets, je me suis familiarisé avec l'homme et j'ai continué à glaner des éléments éclairant son action et sa personnalité.

La tâche, à coup sûr, n'était pas simple. Passy est devenu une véritable légende bien avant la fin de la guerre et cette légende constitue un voile opaque, derrière lequel il est bien difficile de saisir l'homme qu'il était réellement. En 1973, Bernard Chaudé écrivait : « Le "mystérieux colonel Passy" était bien le personnage le plus controversé du gaullisme. C'était, selon les uns, une sorte de D'Artagnan, courageux comme un lion et fidèle comme un dogue ; selon les autres, l'âme damnée du général, un mâtiné de Machiavel et de Torquemada, grand exécuteur des hautes œuvres du régime². » En 1947 déjà, le communiste André Wurmser notait : « Une légende s'est formée autour de ce personnage, vainement dénoncé par les uns, ardemment défendu par les autres, et dont jamais, de 1940 jusqu'à sa

démission de la Présidence du gouvernement, le général de Gaulle ne consentit à se séparer³. »

Passy a souffert de cette légende, mais il en a aussi joué. En 1946, ce grand admirateur de Paul Valéry rédigeait ses *Souvenirs* quand *Mon Faust* parut à titre posthume. Il fut frappé par ces lignes, tirées des mémoires que Faust dictait à sa secrétaire :

On a tant écrit sur moi que je ne sais plus qui je suis. Certes, je n'ai pas tout lu de ces nombreux ouvrages et il en est plus d'un, sans doute, dont l'existence même ne m'a pas été signalée. Mais ceux dont j'ai eu connaissance suffisent à me donner à moi-même, de ma propre destinée, une idée singulièrement riche et multiple. C'est ainsi que je puis choisir librement pour lieu et date de sa naissance, entre plusieurs millésimes, également attestés par des documents et des témoignages irrécusables et discutés par des critiques d'éminence équivalente⁴.

On a en définitive peu écrit sur Passy, hormis pour en sculpter la statue ou dénoncer ses turpitudes. Il faut désormais s'appliquer à comprendre qui était l'homme derrière la légende, tout en s'interrogeant naturellement sur les conditions dans lesquelles cette légende elle-même est née et s'est imposée.

La nécessité de déchirer le voile de la légende n'est toutefois pas le seul obstacle à franchir pour qui souhaite comprendre qui était le colonel Passy. Une autre difficulté tient au fait que l'homme tend à se confondre avec son œuvre : à bien des égards, son histoire semble être celle de la création du BCRA et de sa transformation constante jusqu'à la naissance du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE) à la fin de 1945. Or, il ne saurait être question de retracer une nouvelle fois cette histoire dans le détail, mais bien de

saisir la manière dont Passy lui-même aborda ces étapes pour comprendre ses aspirations, ses succès, mais aussi ses frustrations et ses échecs. Il faut par ailleurs faire la part d'une autre difficulté, assez banale pour qui s'intéresse à la vie d'un résistant et qui tient aux déséquilibres d'une vie. Lorsqu'il ébaucha l'écriture de ses « Souvenirs de la Résistance », le grand résistant Pascal Copeau les intitula « Une vie en cinq ans⁵ ». L'expérience de la lutte clandestine avait été d'une telle intensité qu'elle faisait paraître bien ternes les années qui avaient précédé et celles qui suivirent. La remarque résonne tout particulièrement avec le parcours d'André Dewavrin, dont la vie semble tout entière se concentrer entre juillet 1940 et février 1946. Sous le nom de Passy, il créa et dirigea alors les services secrets de la France libre puis de la France tout entière. En quelques années, il devint l'un des hommes les plus puissants du pays. Rien, ni avant, ni après, ne peut être comparé à cette expérience. Une vie, pourtant, ne saurait tout à fait se réduire à cinq années, fussent-elles d'une prodigieuse richesse. Pourquoi l'expérience considérable acquise entre 1940 et 1946 ne permit-elle pas à Passy de devenir une figure marquante de la vie du pays au cours des années suivantes ? Comment un homme devenu aussi puissant a-t-il pu sombrer, sinon dans l'anonymat, du moins dans une position d'observateur qui pouvait difficilement être vécue autrement que comme un déclassement et un échec ? L'« affaire Passy », qui défraya la chronique en 1946-1947, brisa net la carrière d'un homme qui semblait promis au plus brillant avenir. Volontiers présentée comme obscure, cette affaire elle-même participe au mystère entourant la figure du colonel Passy. Or, on dispose aujourd'hui de tous les éléments pour en éclairer le déroulement, les enjeux et les conséquences sur la vie du principal intéressé. L'exercice est somme toute assez triste car cet incontestable héros

INTRODUCTION

de la Résistance, quoi qu'il ait pu en dire, n'en sort pas indemne. Son parcours, qui l'avait mené si haut, s'acheva dans l'opprobre et il n'eut de cesse, jusqu'à la fin de ses jours, de regagner un honneur entaché au lendemain de la guerre.

CHAPITRE PREMIER

Les paris de 1940

La rencontre

Londres, lundi 1^{er} juillet 1940. André Dewavrin n'est encore qu'un simple capitaine du génie quand il se présente au quartier général de la France libre, un assez sordide immeuble commercial baptisé St Stephen's House, tout près de la Tamise. L'armée française vient d'être écrasée par la Wehrmacht en quelques semaines, le maréchal Pétain a pris en main les destinées du pays et il a signé un armistice avec l'envahisseur. Le général de Gaulle, au contraire, a refusé de s'avouer vaincu. Le 18 juin, à la BBC, il a franchi le Rubicon en lançant un appel aux Français : il les exhortait à ne pas baisser les armes et à le rejoindre pour poursuivre le combat ; la France, il en est intimement convaincu, ne pouvait rester elle-même qu'en mobilisant tous les moyens dont elle disposait dans le monde pour honorer sa parole de se battre jusqu'au bout aux côtés des Britanniques.

Dewavrin est de la maigre cohorte qui répond à cet appel. Il est introduit auprès du Général et décline son identité selon les usages militaires. S'ensuit un bref échange. De Gaulle lui fait répéter son nom et lui pose « une série de brèves questions d'une voix nette, incisive, un peu brutale » :

- Êtes-vous d'active ou de réserve ?
- Active, mon Général.
- Breveté ?
- Non.
- Votre origine ?
- École polytechnique.
- Que faisiez-vous avant la mobilisation ?
- Professeur de fortification à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.
- Avez-vous d'autres titres ? Parlez-vous l'anglais ?
- Je suis licencié en droit et parle couramment l'anglais, mon Général.
- Où étiez-vous pendant la guerre ?
- Au corps expéditionnaire en Norvège.
- Alors vous connaissez Tissier. Êtes-vous plus ancien que lui ?
- Non, mon Général.
- Bien. Vous serez chef des 2^e et 3^e bureaux de mon état-major. Au revoir. À bientôt¹.

Le général de Gaulle vient de rompre avec une tradition d'obéissance. Il n'en reste pas moins un officier breveté d'état-major. Son premier objectif est de bâtir une armée et, pour la diriger, il entreprend de créer un état-major organisé en quatre bureaux, selon les canons enseignés à l'École de guerre : un 1^{er} Bureau pour les questions de personnel, un 2^e pour le renseignement, un 3^e pour les opérations et un 4^e adapté aux circonstances et chargé en cet été 1940 des camps dans lesquels les soldats français sont rassemblés en Grande-Bretagne. Encore bien fantomatique, l'ensemble vient d'être placé sous le commandement d'un capitaine de réserve de 36 ans, Pierre Tissier, membre du Conseil d'État dans le civil. Dewavrin se voit donc confier le renseignement et les opérations, mais il abandonne rapidement ces dernières au capitaine

Pierre de Hauteclouque, cousin du futur général Leclerc, pour se concentrer sur le renseignement.

Un jeune homme très discret

André Dewavrin deviendra au cours des années suivantes un personnage si important que certains voudraient croire qu'il a nourri de grandes ambitions bien avant la guerre : d'aucuns lui prêtent notamment un goût précoce pour le complot et un engagement dans la Cagoule, une organisation terroriste d'extrême droite. Un de ses premiers compagnons de 1940 est de toute évidence plus proche de la vérité quand il le décrit comme « un bon petit lieutenant de génie, qui venait de passer capitaine, avait une chaire de génie à St Cyr et vivait les pieds dans ses pantoufles auprès de sa Jeannette² ».

Lorsqu'il rencontre de Gaulle, Dewavrin vient tout juste d'avoir 29 ans. Tous ceux qui le côtoieront par la suite ont souligné sa jeunesse avec plus ou moins de bienveillance, évoquant « un tout jeune homme³ », « blond, rose » dont seule une calvitie naissante venait atténuer l'impression de jeunesse⁴. La photo prise lors de son incorporation dans les Forces françaises libres ne dit pas autre chose. Encore ne faut-il pas s'y tromper : en 1940, cette jeunesse n'a sans doute rien de très frappant et personne ne peut vraiment s'étonner qu'un capitaine de 29 ans soit nommé à la tête d'un bureau d'état-major encore purement virtuel. C'est l'ascension fulgurante de cet officier au cours des années suivantes – il sera promu colonel à 33 ans – et le contraste croissant entre son physique juvénile et l'importance de ses fonctions qui frapperont ses partisans et, bien plus encore, ses adversaires.

La famille d'André Dewavrin est originaire du Nord, mais il est né à Paris, le 9 juin 1911, au domicile de

ses parents, au 50 rue Spontini, dans le XVI^e arrondissement. Il se plaira à évoquer « des générations et des générations d'ancêtres qui depuis Bouvines et même avant ont presque tous enrichi de leur sang le sol national⁵ ». Au XIX^e siècle, une branche de la famille a fondé un empire dans l'industrie textile, mais elle n'entretient plus aucun lien avec celle d'André Dewavrin. De son côté, la figure marquante est son grand-père paternel, Omer, décédé sept ans avant sa naissance. Issu d'une famille de hobereaux originaires de Wallers, celui-ci s'est installé comme notaire à Calais en 1863. Il fait partie de ces notables qui ont prospéré sous le Second Empire avant de rallier sincèrement la République. Conservateur, il est élu maire de la ville en 1882, mais est battu trois ans plus tard, Calais devenant un bastion socialiste. En 1892, une alliance avec le centre lui permet de revenir au pouvoir, mais il est de nouveau défait quatre ans plus tard à la faveur d'une alliance entre radicaux et socialistes. Ulcéré par sa défaite, il se retire définitivement de la vie politique⁶. Son principal legs est sans conteste la statue des *Bourgeois de Calais*, une œuvre qu'il a commandée à Rodin, qu'il a crue cent fois condamnée et pour laquelle il s'est constamment battu jusqu'à son inauguration, en 1895. Un exemplaire de cet ensemble monumental est installé à Londres en 1915, dans les jardins de la tour Victoria, à deux pas de St Stephen's House, mais rien ne permet de penser qu'André Dewavrin ait eu le loisir de s'y intéresser en 1940.

Daniel, le fils d'Omer Dewavrin, naît à Calais en 1873. Devenu ingénieur des arts et manufactures, il épouse en 1898 Françoise Millet, issue d'une famille de riches industriels de Manières, près de Cambrai. Son beau-père possède deux entreprises prospères, les tissages Millet-Boivin et les Verreries et Sucreries Millet, dont Daniel devient administrateur. Mais le groupe périclité, peut-être

Fiche N° 53251

NOM et PRÉNOMS: Dewavrin André Louis

Grade: ~~Captaine~~
Lieut Colonel T.D.

Promotions, affectations et mutations diverses:

Ecole Polytechnique 1/10/32 - 1/10/34
Ecole d'Etat-Major de l'Armée 1/10/34 - 1/6/36
4^e R.P. de l'Armée (Ecole militaire) 1/6/36 - 1/8/38
Professeur à l'Ecole spéciale militaire de St Germain (France) 1/8/38 - 1/9/40
Affecté au chef de service technique de la 1^{re} armée 1/9/40 - 1/12/40
Chef de génie de la 1^{re} D.L.C. de 15/4/40 - 22/6/40
Promu Capitaine à titre définitif le 25/12/39. Affecté au 9^e G. (S. Bureau)
Affecté comme chef de D.L.C. à T.T. le 25/3/40. 4^e S.R. Ev. de 1/12/41 - C.C. de
11 G. B.C.R.A.M. (E.C. de 2/3/42) Promu Chef de Bataillon T.D. à compter de
25/12/41 (decret N° 206 du 28/3/42). Promu Lieut Colonel T.D. à compter de
Promotions et mutations: 25/12/39 (decret N° 208 du 26/3/42) - B.C.R.A. (après
EN du 4/10/40) - Promu Lieut Colonel T.D. à/c de (decret n° 1115 du 27/5/42).

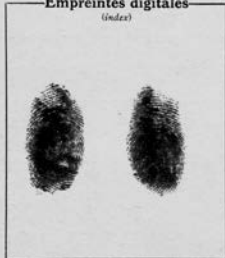
Citations, témoignages de satisfaction et décorations:

Affecté à l'ordre de la 1^{re} D.L.C. du
5/6/1940 - Croix de guerre Norvège. (Prof: Secrétaire CNG
du 5-8-41) -
Croix de la libération - Décret n° 1023 du 20/5/43.

Appréciation:

Empreintes digitales

(Index)



A Gouttes le 25/9/1940
(Signature de l'intéressé)

André Dewavrin



GR 16 P 183 151

Fiche d'incorporation d'André Dewavrin dans les Forces françaises libres.
© SHD 16P 183151

par manque de cohésion en l'absence d'un véritable chef de famille. Daniel et Françoise Dewavrin ont six enfants entre 1900 et 1911 : d'abord quatre filles (Françoise, qui ne survit que quelques mois en 1900, Charlotte en 1901, Gabrielle en 1902, Germaine en 1904), suivies de deux garçons (Pierre en 1905 et donc André, en 1911). Le 27 mars 1914, alors que son cadet n'a même pas 3 ans, Daniel Dewavrin est terrassé par la maladie. Comme beaucoup d'enfants de sa génération, André Dewavrin grandit donc sans père. Dans son cas, la guerre n'y est toutefois pour rien. Devenue veuve, sa mère s'installe avec ses cinq enfants dans le VI^e arrondissement, à deux pas du jardin du Luxembourg, au 68 rue de Vaugirard.

On sait peu de choses de l'enfance d'André Dewavrin. Le petit dernier de la fratrie a laissé dans sa famille le souvenir d'un enfant gâté qui, s'il respecte son frère, n'hésite à rudoyer ni sa mère, ni ses sœurs. À 7 ans, après avoir appris à « lire, écrire, compter, mentir et batailler », il est envoyé au pensionnat des Frères de la doctrine chrétienne, appelé alors pensionnat de Passy. Bien plus tard, il assurera que cet établissement était une annexe de l'école Fontanes, créée par le père du général de Gaulle. Il racontera que lorsqu'il avait dû se rendre pour la première fois dans sa nouvelle école, il s'était mis à hurler en sanglotant, alors que la femme de chambre le traînait de force sur le trottoir : « Je ne veux pas aller chez de Gaulle⁷ ! » L'histoire est trop belle pour être vraie, mais le Général aura beau lui faire remarquer que l'école Fontanes n'avait absolument rien à voir avec les Frères de la doctrine chrétienne, il continuera à la raconter jusqu'à sa mort.

Polytechnique

André Dewavrin manifeste dès son plus jeune âge un amour maniaque pour les livres et un goût tout particulier pour la poésie, mais il s'oriente vers des études scientifiques. Il étudie au lycée Louis-le-Grand, où il obtient la première partie de son baccalauréat, série latin-sciences, en 1928 et la seconde, mention latin-sciences-mathématiques, l'année suivante. Il s'inscrit alors en licence de droit puis, en 1932, six ans après son frère, il intègre la 139^e promotion de la prestigieuse École polytechnique, à un bon rang : 44^e d'une promotion de 220. Il obtient une bourse pour payer la pension, mais cela ne dit à peu près rien des ressources de sa famille. Au fil de ses deux années d'études dans les locaux inadaptés de l'École, au cœur du quartier latin, il recule au classement pour terminer la première année au 97^e rang et la seconde au 94^e.

Dewavrin déteste ses années à l'École polytechnique. À la Libération, quand on lui proposera d'en prendre la direction, non seulement il refusera, mais il plaidera pour « la supprimer sans délai ». Il garde le souvenir d'un lieu morose, à l'ambiance quasi carcérale, un « asile de fous » dont il ne songeait qu'à s'évader et où l'enseignement était superficiel et excessivement théorique⁸. Il souffre tout particulièrement de la promiscuité : « Nous étions par salles de huit ou dix et il se trouvait toujours quelques élèves qui faisaient un vacarme à réveiller les morts⁹. »

Il n'est qu'à observer la traditionnelle photo de sa chambrée pour constater qu'elle ne respire ni la joie ni la fantaisie : Dewavrin est assis à table et joue sagement aux cartes avec deux camarades, sous le regard des autres. Rien à voir avec l'atmosphère potache émanant l'année suivante de la chambrée d'André Rondenay, un de ses futurs subordonnés. En deux ans de scolarité, Dewavrin



André Dewavrin (assis à gauche) et ses camarades de chambrée de la 139^e promotion de l'École polytechnique, 1932. DR.

ne se fait pas remarquer. Sa conduite et sa tenue sont jugées bonnes et tout juste peut-on repérer quelques sanctions infligées pour des motifs futiles : « tapage au casernement et mise en désordre de la literie », absence, bavardage ou mauvais placement dans l'amphithéâtre lors d'une leçon. Un point, néanmoins, le distingue de ses camarades : en 1933, conformément au règlement militaire, il obtient du commandant de la région militaire de Paris l'autorisation de se marier. Il est le seul de sa promotion dans ce cas. L'union est célébrée le 13 juillet à la mairie du XVI^e arrondissement. On sait peu de choses de son épouse et moins encore des conditions de leur rencontre. Jeanne Gascheau, de deux ans son aînée, ne travaille pas. Elle a perdu sa mère en 1917 et vit chez son père, médecin capitaine honoraire, dans le XVI^e arrondissement. Ses deux sœurs, Marguerite et Yvonne, sont déjà mariées. Le maire du XVI^e arrondissement certifie à l'autorité militaire qu'elle jouit « d'une bonne réputation et d'une certaine aisance ainsi que ses parents » et les renseignements recueillis permettent de conclure que « la conduite et la moralité de la future et des membres de sa famille » sont irréprochables¹⁰. Deux enfants naissent de cette union : Daniel en 1936 et Marielle en 1939.

L'armée

Entre-temps, à sa sortie de l'École polytechnique, André Dewavrin a intégré l'armée. Il est loin d'être le seul à faire ce choix. Alors que les années 1920 ont été marquées par une désaffection envers la carrière militaire chez les polytechniciens – la moitié seulement l'ont embrassée –, le début des années 1930 voit un éphémère retour en grâce des armes : le taux de polytechniciens qui optent pour cette voie grimpe à 80 % avant de retomber

à 50 % dans la seconde moitié de la décennie¹¹. Sans doute la crise économique joue-t-elle un rôle dans ce retour de flamme pour une carrière balisée. Quoi qu'il en soit, pour Dewavrin, la question est tranchée dès son entrée à l'École, au-delà de l'âge limite : on parle alors de « surlimite ». L'armée manque d'officiers et il a donc été décidé que les admis en surlimite s'engageraient à revêtir l'uniforme pour au moins six ans. Son classement lui permet d'opter pour le génie et d'intégrer l'École d'application de cette arme à Versailles. Entré à un rang modeste (34^e sur 42), il en sort très bien classé (2^e), en juin 1936, au moment de la victoire du Front populaire. Il passe ensuite deux ans au 4^e régiment du génie de Grenoble, où il seconde le commandant d'une compagnie d'électromécaniciens. En août 1938, « sans grandes ambitions », il profite d'une recommandation de sa mère pour obtenir un poste de professeur adjoint de fortifications à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr¹².

L'armée est donc un choix et, lorsque la guerre éclate, Dewavrin s'apprête semble-t-il à se présenter à l'École de guerre¹³. Mais l'armée est aussi une profonde déception. Dès les années 1930 ? On l'ignore. Mais dès 1939-1940, assurément. Trop d'officiers supérieurs de l'armée française de 1939 n'ont selon lui tout simplement pas assumé leurs responsabilités, se contentant de rendre compte à leurs supérieurs des catastrophes qu'ils pressentaient. Et que dire de l'armée de l'armistice qui lui succède ? Pour Dewavrin, ses cadres sont pour la plupart des « officiers sans scrupule¹⁴ ». Et nous verrons que l'expérience de Londres et d'Alger ne fera rien pour redorer le blason des officiers supérieurs à ses yeux. À la Libération, il confiera ne jamais avoir eu « pour les militaires une débordante passion¹⁵ ». S'il admirait de Gaulle, c'est précisément parce que celui-ci avait « su se débarrasser entièrement des œillères qu'une longue carrière dans le métier des

armes ne manque pas, d'habitude, de laisser à ceux qui la suivent¹⁶ ».

Comme tous les militaires, Dewavrin est exclu du droit de vote et tout laisse penser qu'il se tient à l'écart de la vie politique. Cela ne l'empêche évidemment pas d'avoir des inclinations, mais il est particulièrement difficile de se faire une idée sur ce point. Nous verrons comment a émergé et s'est enracinée à partir de 1940 la légende selon laquelle il aurait été une figure d'extrême droite. S'il s'agit bien là d'une légende, certains ont voulu trop systématiquement en prendre le contre-pied en prétendant qu'il aurait été élevé « dans une mouvance familiale de gauche, républicaine, à tendances sociales¹⁷ ». C'est fort peu probable et mieux vaut se fier à Dewavrin lui-même, qui concédera avoir été un parfait inculte en politique¹⁸. Certes, en 1942, Pierre Brossolette cherchera à rassurer son camarade socialiste André Philip en lui annonçant qu'il serait « agréablement surpris » par beaucoup des jugements politiques de Dewavrin et par « son ouverture d'esprit »¹⁹. Mais beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis 1939 et tout laisse penser que les positions de Dewavrin ont beaucoup évolué. En fait, les traces de ce qu'il pensait avant la guerre sont extrêmement rares. Il semble s'être intéressé au régime soviétique, qui aurait su inspirer le goût du travail en équipe, planifié, à l'ensemble de son peuple. Mais c'est sans doute la situation internationale qui retint le plus son attention. En 1942 toujours, Brossolette apprendra avec plaisir sa position au moment de la guerre d'Espagne²⁰. De fait, Dewavrin se souviendra avoir eu « de vifs incidents » en 1936 à Grenoble avec plusieurs officiers de son régiment :

J'étais le seul de mon espèce dans toute la garnison à prôner avec vigueur la nécessité de l'intervention française à côté des républicains espagnols ; cela me semblait une de

ces vérités de bon sens qui devait s'imposer (en dehors d'ailleurs de toute idéologie politique) pour de simples raisons de stratégie militaire en fonction même de la croyance absolue que j'avais en l'imminence d'un conflit franco-allemand²¹.

Narvik-Brest

À la veille de la guerre, Dewavrin s'ennuyait et était gagné par le pessimisme. Il avait le sentiment que la France, un vieux et grand pays attaché à la liberté, était vouée au déclin et peut-être même à la disparition faute d'avoir su s'adapter à la modernité.

Lorsque, finalement, la guerre éclate, le lieutenant Dewavrin est aussitôt convoqué au Centre de mobilisation du génie n° 11, à Versailles, où on lui confie la direction de la 11^e Compagnie d'électromécaniciens, basée à Grenoble. Trois mois plus tard, début décembre, il part pour le front et est nommé chef adjoint du service électrique à la direction des services du génie de la IX^e armée, dans le secteur de Charleville-Mézières, au nord de Sedan. C'est là qu'il reçoit ses galons de capitaine, le jour de Noël 1939. Désabusé, il se souviendra avoir passé le plus clair de son temps à entraîner « des hommes au tir virtuel, avec mitrailleuses virtuelles, contre avions virtuels volant bas » et à avoir surveillé « l'installation de sonnettes, de lampes, de radiateurs électriques dans les bureaux et le camouflage, à l'aide d'une peinture spéciale, des poteaux télégraphiques »²² ! On comprend son soulagement quand, au début du mois d'avril 1940, sa hiérarchie lui demande s'il est « volontaire pour tout poste de combat », notamment en Norvège où se prépare une opération destinée à couper à l'Allemagne la route du fer suédois. Il donne aussitôt son accord et, le 16 avril, il est affecté à la 1^{re} division légère de chasseurs (DLC), commandée par le général

Béthouart, et convoqué à Brest. Lorsqu'il arrive sur place deux jours plus tard, la 27^e demi-brigade de chasseurs alpins vient de prendre la mer et il doit attendre le 22 pour embarquer à son tour sur un vieux paquebot – le *Général-Metzinger* – avec la 13^e demi-brigade de Légion étrangère, commandée par le lieutenant-colonel Magrin-Verneret. Une collision avec un cargo anglais oblige son navire à s'arrêter à Liverpool, où hommes et matériel sont transbordés sur le *Ville-d'Alger*, qui rejoint le convoi à l'embouchure de la Clyde. Les nouvelles de Norvège sont mauvaises. Seul le port de Narvik tient encore face aux troupes allemandes qui ont envahi le pays. Le 6 mai, l'officier du génie débarque à Harstad, au nord-ouest de Narvik, où se trouvent le QG des forces expéditionnaires et le poste de commandement du général Béthouart.

Le capitaine Dewavrin reste seulement un mois en Norvège. Il est le seul officier français du génie. On lui confie une compagnie britannique et une centaine de Polonais et il entreprend les travaux habituels : aménagement de hangars, constructions diverses, travaux sur les portions de routes et les ponts rendus impraticables par les bombardements, etc. Chargé le 17 mai de reconstruire un pont près de Narvik, il remplit sa mission « en un temps record et sous le feu ennemi », ce qui permet le passage de l'artillerie et contribue à la réussite de l'offensive. Ce succès lui vaut l'attribution de la *Military Cross*. Peu avant l'attaque contre Narvik du 28 mai, il est recruté comme officier de liaison puis mis à disposition du 4^e Bureau. Son rôle principal est de veiller au rembarquement du matériel français. L'état-major l'a choisi pour cette tâche parce qu'il parle anglais et a, pendant une quinzaine de jours, commandé un bataillon de génie anglais. Les nouvelles de France sont mauvaises et il est décidé d'évacuer la Norvège. Pendant sept jours, il ne peut dormir que quelques heures et il

ruse avec les Britanniques pour remplir sa mission. Le 5 juin, Béthouart le cite à l'ordre de la division pour avoir organisé les transports par mer en faisant preuve d'« esprit de décision » et d'un « courage calme ». Deux jours plus tard, il quitte Harstad à bord d'un destroyer venu chercher les derniers éléments franco-britanniques. Le lendemain, son navire rejoint le convoi et il est transféré à bord d'un paquebot, l'*Arandora Star*.

Au moment d'abandonner derrière lui les Norvégiens à leur sort, le capitaine Dewavrin se sent honteux. Ce sentiment n'exclut au demeurant pas une certaine fierté d'avoir participé à l'action et de ne pas avoir été battu²³. Pour autant, il est très critique à l'égard d'une armée dans laquelle « ordres et contre-ordres se succédaient à une cadence anormale, même pour les militaires » et il prendra par la suite un malin plaisir à brosser le portrait de certains officiers visiblement dépassés par les événements. Tous ces sentiments sont toutefois rapidement relégués au second plan par l'inquiétude, à mesure qu'arrivent sur l'*Arandora Star* les nouvelles « d'heure en heure plus mauvaises » sur la situation en France : « Nous étions consternés et, en même temps, nous maudissions la désespérante lenteur des navires qui nous ramenaient, comme si quelques milliers d'hommes eussent pu changer l'issue d'un combat désespéré. Nous savions que la bataille de France était perdue. »

Le convoi arrive à Glasgow le 13 juin et, dès le lendemain, « quatre petits rafiots » appareillent pour la Bretagne avec les troupes françaises. Celles-ci ne peuvent débarquer à Lorient le 16 et ne mettent donc pied à terre que le lendemain matin, à Brest. Le capitaine Dewavrin passe à peine deux jours sur place, mais ce sont deux jours édifiants : il assiste « à l'effondrement total de la nation » et apprend que Pétain a demandé aux Allemands les conditions d'un armistice. Il affirmera que c'est le

discours du Maréchal, le 17 juin, qui l'a « décidé à continuer la lutte coûte que coûte aux côtés des Anglais²⁴ ». En attendant, il note, dans les regards des Français, apeurés, qui voient les Britanniques rembarquer au plus vite, la même tristesse et la même rage qu'il a vues dans les yeux des Norvégiens quelques jours plus tôt. En somme, il observe, comme en accéléré, l'effondrement d'un pays et d'une armée dirigée selon les mots de Béthouart par des « vieillards assistant sans réaction à la mort de la France ». Son chef ayant obtenu l'autorisation de rembarquer ses troupes, le capitaine Dewavrin quitte Brest le 18 juin, vers minuit, à bord du *Meknès*, un paquebot de la Compagnie générale transatlantique transformé en transport de troupes. En rage, désespéré, il pense faire route vers l'Afrique du Nord²⁵.

Le choix

En fait, il comprend rapidement qu'il se dirige de nouveau vers la Grande-Bretagne. À l'aube du 21 juin, son navire accoste à Southampton. À peine débarquées, les troupes sont acheminées vers le camp de Trentham Park, près de Stoke-on-Trent, à 200 kilomètres au nord-ouest de Londres. Elles arrivent sur place dans la nuit, sous une pluie battante. Au même moment, en France, l'armistice est signé dans la clairière de Rethondes. Les Britanniques, qui ne souhaitent pas particulièrement retenir ces soldats souvent démoralisés par la défaite, font tout pour leur permettre de regagner la France. Béthouart part à Londres pour essayer d'y voir plus clair. Pendant ce temps, des discussions s'engagent dans le camp, de plus en plus âpres à partir du moment où la nouvelle de l'appel lancé par de Gaulle se répand, « à la vitesse d'une onde sonore ». C'est seulement vers le 25 juin que

le capitaine Dewavrin entend à la radio, par hasard, « un enregistrement nasillard, passé à vitesse réduite, d'un appel du général de Gaulle ». Il croira pendant longtemps qu'il s'agissait d'une rediffusion de celui du 18 juin, mais ce premier appel n'avait pas été enregistré. Il s'agissait donc soit de celui du 22, dans lequel de Gaulle reprenait les thèmes abordés le 18 et les raisons de ne pas accepter l'armistice, « qui s'appellent l'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la patrie », soit celui du 24, dans lequel il condamnait l'armistice et comparait la France à un boxeur sonné par un coup terrible, mais refusant d'admettre que la cause fût entendue. Dans les deux discours, le Général renouvelait son invite du 18 aux militaires français se trouvant en territoire britannique à se joindre à lui. De retour de Londres, Béthouart réunit les officiers pour les informer que le gouvernement du maréchal Pétain lui a donné l'ordre de rejoindre l'Afrique du Nord avec ses hommes. Il leur confie qu'il a vu de Gaulle, son camarade de promotion à Saint-Cyr, qu'il approuve son geste mais qu'il restera avec le gros de ses troupes tout en laissant chacun libre de choisir sa voie.

Que faire ? Comme ses camarades d'infortune, Dewavrin hésite longuement. Jusqu'au dernier moment. Où est son devoir ? Il a à ce sujet de longues discussions avec le chef d'état-major de Béthouart, le capitaine Faure. Il s'en ouvre à Béthouart lui-même, qu'il accompagne jusqu'au quai d'embarquement d'où celui-ci part pour le Maroc avec le gros de ses hommes. Son chef l'encourage à rallier de Gaulle en lui déclarant : « Si j'avais votre âge, je resterais. » Le 30 juin, la décision est prise. Sitôt les cargos partis, Dewavrin gagne Londres, où il arrive dans la nuit. Il s'installe au Royal Park Hotel, où il retrouve le lieutenant-colonel Magrin-Verneret, qui commande la 13^e demi-brigade de Légion étrangère. Le lendemain, il se présente au QG de la France libre.

NOTES

Notes de l'introduction, p. 9

1. Rémi Kauffer, « Les silences du colonel Passy », *Le Figaro Magazine*, 26 décembre 1998.
2. Cité in Alain Guérin, *La Résistance. Chronique illustrée (1930-1950)*, vol. IV, Paris, Le Livre-Club Diderot, 1975, p. 111.
3. André Wurmser, « De Gaulle et les siens », *Ce soir*, 24 mai 1947.
4. Paul Valéry, *Mon Faust*, Gallimard, 1946 ; rééd. coll. « Folio », p. 19.
5. Inédit. Je remercie Laurent Douzou de m'avoir signalé ce document.

Notes du chapitre premier, p. 15

1. Colonel Passy, *Mémoires du chef des services secrets de la France libre*, Paris, Odile Jacob, 2000 [1^{re} édition 1947 et 1951], p. 62-63.
2. Témoignage de Maurice Duclos, 8 février et 8 avril 1949, AN 72 AJ 231.
3. *Ibid.*
4. Pierre Sonnevile, *Les Combattants de la liberté*, Paris, La Table ronde, 1968, p. 119 ; Rémy, *Mémoires d'un agent secret de la France libre*, Paris, Aux trois couleurs, 1946, p. 50 ; Paul Paillole, *Services spéciaux, 1935-1945*, Paris, Robert Laffont, 1975, p. 432.
5. A. Dewavrin à P. Dewavrin, 18 mai 1946, AN 91 AJ 16.
6. Note d'Étienne Dejonghe, 13 avril 2000, AP J.-L. Crémieux-Brilhac.
7. Guy Perrier, *Le Colonel Passy et les services secrets de la France libre*, Paris, Hachette littératures, 1999, p. 17.
8. A. Dewavrin à P. Dewavrin, 25 mai 1946, AN 91 AJ 16.

9. A. Dewavrin à P. Dewavrin, 31 mai 1946, AN 91 AJ 16.
10. Dossier d'André Dewavrin, SHD GR 2000 Z 207 8077.
11. Claude d'Abzac-Epezy, « Les officiers polytechniciens face à la guerre », communication aux journées d'études, *L'École polytechnique et les polytechniciens, 1940-1944*, 9-10 mars 1999, École nationale des ponts et chaussées.
12. *La Voix du Nord*, mardi 4 février 1947, « Le colonel Dewavrin nous parle... » ; Perrier, *Le Colonel...*, *op. cit.*, p. 17.
13. A. Dewavrin à P. Dewavrin, 18 mai 1946, doc. cité.
14. Dewavrin à Ortoli, 13 décembre 1941, doc. cité.
15. Passy, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 70.
16. Passy, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 242.
17. Perrier, *Le Colonel...*, *op. cit.*, p. 16.
18. Passy, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 172, 493.
19. Pierre Brossolette à André Philip, 30 mai 1942, cité dans Passy, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 341-350.
20. Brossolette à Philip, 30 mai 1942, doc. cité.
21. A. Dewavrin à P. Dewavrin, 25 mai 1946, AN 91 AJ 16.
22. Passy, « Mes souvenirs », *Paris-Presse*, 23 avril 1947.
23. Passy, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 76.
24. Dewavrin à Ortoli, 13 décembre 1941, doc. cité.
25. Passy, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 47-57.